

ministre, qui se sauvant de fauteuil en fauteuil, finit par gagner l'extrémité inférieure de la chambre ! M. Drummond commença à lire l'amendement ; mais M. Viger, toujours avec force simagrées, feignit d'être appelé ailleurs et disparut. . . au milieu des éclats de rire de tous ses collègues, M. Drummond continua sa lecture et il fut bien prouvé que non seulement son adversaire n'avait pas lu l'amendement, que l'on discutait depuis trois jours, mais que par dessus le marché, il ne voulait pas l'entendre lire.

Le col. Prince parla après M. Drummond. Il fit subir une véritable flagellation au ministère, et même à chacun de leurs amis individuellement. Si vous eussiez vu l'air paternel, avec lequel il les prit à partie chacun d'eux, vous n'auriez pas pu vous empêcher de le comparer à un maître d'école, qui met sous son bras tous ses marmots l'un après l'autre, et après leur avoir fait goûter du martinet, les remet tranquillement à leur place. Il demanda pourquoi un *jeune homme imberbe* et inconnu en politique avait été fait solliciteur-général, tandis qu'il y avait de l'autre côté de la chambre, tant d'avocats de renommée dans leur profession, qui auraient si bien servi le gouvernement. Et il se mit à faire avec le plus comique sang-froid, la revue des désappointements, sans nombre qu'il voyait devant lui, commençant honnêtement et avec la meilleure grâce du monde, par le sien propre.

Le chapitre de M. Boulton fut sans contredit le plus amusant de tous, et le *maire de Toronto, avec son portrait en pied*, que le col. Prince a vu je ne sais où, figura admirablement bien dans cette nouvelle galerie contemporaine. Le col. parcourut aussi successivement tous les points de l'amendement ; il demanda quelle objection l'on pouvait y avoir. Il fut surtout sarcastique au dernier point, lorsqu'il fut question du paragraphe, où l'opposition exprime son regret de ce que les changements nouvellement faits dans l'administration n'aient pas été faits assez de bonne heure, pour que les nouveaux membres aient pu se trouver à leurs sièges. "Quoi, a-t-il dit, les ministres repoussent une pareille marque de sympathie ! Je vous le demande cependant, qui plus qu'eux, à cette heure-ci, regrette l'absence de M. Badgley et celle de M. Sherwood ? Et ils ne veulent pas qu'on le dise." Somme toute, le discours de M. Prince, est non seulement un des meilleurs, qui aient été faits ; mais c'est de plus celui qui a été le plus vivement senti par les ministres.

M. McConnell un des membres des townships de l'est, se leva ensuite pour expliquer sa conduite. Il convint à peu près de tout ce qu'avait dit M. Watts : seulement si le ministère se comporte si mal, il paraît que c'est uniquement la faute de l'opposi-

tion, qui ne lui laisse point faire tout ce qu'il veut. M. McConnell espère que les choses iront mieux à l'avenir, et il croit fermement que les townships vont obtenir mer et monde durant cette session. Ce brave homme a de fortes croyances. Que Dieu le bénisse dans ce monde, et que dans l'autre, le royaume des cieux, destiné surtout à ceux qui sont simples de cœur et d'esprit, lui soit à jamais ouvert.

M. Scott n'est pas tout-à-fait aussi facile. Il reprocha amèrement au cabinet toutes les déceptions, toutes les intrigues, toutes les spoliations dont il s'était rendu coupable ; et la vigoureuse sortie qu'il se permit fut le dernier discours de la séance ; car il passait minuit, et M. Badgley n'était pas encore arrivé. L'ajournement fut pour la troisième fois, emporté par une seule voix.

Le lendemain, M. Badgley était à son poste. M. Smith, de Frontenac, ouvrit la séance par quelques remarques à l'adresse des Canadiens-français ; mais comme ce député a plutôt la voix et les allures d'un hyppopotame que celles d'une syrène, il s'en fallait de beaucoup qu'il fût aussi séduisant que M. Cameron de Cornwall.

Enfin, M. Draper prit la parole. Il se fit lui-même, et son administration, un peu plus blanches que la neige ; il chercha aussi à lancer en partant quelques traits contre M. Baldwin, l'homme qui l'a si noblement et si honorablement contraint à une retraite honteuse, après l'avoir forcé d'épuiser toutes les ruses, toute la corruption, toute la violence dont un ministre sans scrupule peut disposer. Ce dernier acte de la vie publique de M. Draper est bien en harmonie avec tout le reste. Après s'être prostitué ministre, juge, il vend une dernière fois sa voix pour maintenir au pouvoir un cabinet inerte et monstrueux, produit bâtarde de tous ses crimes et de toutes ses intrigues !

La division eut lieu immédiatement après. Quand les noms furent lus, M. Aylwin, dont la présence d'esprit ne fait grâce à personne, interpella M. Draper, et lui demanda solennellement s'il avait ou non accepté la place de juge ; ce qui lui ôterait tout droit de vote. L'ex-ministre répondit : "*Je n'ai pas accepté maintenant, mais dans douze heures je l'aurai fait.*" Quelle insulte au bon sens de toute une population."

Tels furent ces débats auxquels j'aurais voulu que tout le pays eût assisté !

Depuis ce temps, le ministère semble paralysé : il ne fait rien, il ne dit rien, n'annonce rien. Il paraît douter de sa propre existence.